

## À tes souhaits

Il fait un froid de gueux. C'est une nuit maléfique, où les mendiants crèvent par les deux yeux et se déversent en boyaux sur les trottoirs. Une nuit, à tout le moins, où il ne fait pas bon vivre à Palerme. La pleine lune s'est tirée, paraît-il. Les gros cumulonimbus chargés de caprices lui faisaient de l'ombre, à cette garce, et elle a pris la poudre d'escampette. Faut croire que le tableau était glorieux, ce soir. Faut croire que la nuit et l'obscurité nous bouffent gentiment, à petit feu, qu'ils ne nous ont pas dévorés tout entiers, qu'ils ne nous pas grignotés jusqu'au fond de nos tripes pour nous remâcher et nous recracher aussi sec.

Je suis couché en chien de fusil, dans un coin mal famé. Ça empeste les ordures, par ici. Les gens balancent leurs poubelles par la fenêtre. Plus rapide, paraît. Plus discret. Des dealers de came viennent traîner des pieds, souvent, dans l'environ. Ça leur fait les mollets, à ces imbéciles. À moi, ils ne proposent rien, jamais, pas même de quoi se tirer un rail. Parfois, ils passent devant, sans me voir, emmitonné dans mon plaid miteux. De toute manière, je comprends que dalle à leur jargon. Vaut mieux qu'ils passent. Autant ça que les coups. Ça ne me dit pas, à moi, de traiter avec les mafieux. Ils finissent toujours par vous entuber d'une façon ou d'une autre, ces crapules.

Je n'ai pas eu la foi de faire la manche, aujourd'hui. Des jours, c'est comme ça. On n'a pas la force de se taper les regards. De les rendre plus noirs encore. De les supporter, continuellement, sans flancher. De camper sur le morceau de pavé qu'on a gagné. Le trottoir, c'est mes tréteaux, mes planches, avec de beaux rideaux lustrés, écarlate qui s'écarte. Ça me console de penser que toute cette foutue mascarade – toute cette crasse, toute cette poisse – ce n'est qu'un rôle, un costume pour l'hiver. Que demain on viendra me chercher. Ou qu'un philanthrope endurci me tombera dessus par hasard. Ça, ce serait le pied. Je leur dirai à tous d'aller au diable, sarabande d'aveugles saligauds.

Mais bien sûr, je n'ai pas ce pot.

Palerme, ça avait l'allure d'une fameuse idée, au départ. *Primo*, pour avoir l'air de parler italien, c'est loin du Tréport, où ma pouffiasse de fiancée contait fleurette au voisin. *Secondo*, c'est un bel endroit, peinarde. À première vue, du moins. J'avais l'impression qu'on ne m'y casserait pas les pieds. *Terzo*, j'avais deux sous d'italien dans les bagages. J'avais ma claque de la France, à dire vrai. Je voulais changer de boulot.

Chose faite, quand j'y pense.

Finir à la rue, ce n'était pas dans mes plans. Ce n'est dans les plans de personne, tout bien considéré. N'empêche – une pensée pour mon ancienne vie au Tréport me fait rouler de

gros soupirs soulagés. J'étais malheureux, là-bas. Je suivais mon petit train-train d'employé cocu comme un toutou renifle son os. Ça me fout la gerbe, aujourd'hui. Au fond, je sais bien que le moi du Tréport est un moi pourri, moisi jusqu'à la moelle.

Palerme, c'est vrai que c'est moche. C'est gangréné de mafiards. Je les regarde défiler, fiers comme des papes qui gèrent leur petite société de bigots. On ne pourrait pas dire qu'ils ont une sale tronche – à moi, ils ne reviennent pas. Comme qui dirait. J'ai la nationalité française scotchée à l'adhésif sur la figure. Les mangeurs de grenouille, ça ne dit pas à la mafia non plus.

Et dieu, si l'été est bon à Palerme, l'hiver est au moins inversement proportionnel. J'ai hâte de me réchauffer en Enfer. Ça ne peut pas être tellement pire qu'ici-bas. C'est ce que disent les gens, parfois, quand personne ne les regarde pour attester de leur bonne charité. La stratégie, c'est de se caler dans les allées passantes. Les catos culpabilisent, ils frissonnent du doigt en fourrageant dans leur portefeuille. Les touristes, à l'inverse, ce sont de mauvaises cibles. Pas fiables. On peut toujours tomber sur un rigolo, un original qui vous lâchera cinq balles, mais ce serait juste un bon coup du sort.

Ce qu'il y a de moins cher à Palerme, ce sont les poubelles des restos. L'orgie italienne. On se vautre là-dedans et alors, c'est Noël et le Nouvel An et la Befana tout à la fois. Le problème, c'est la concurrence, les tristes sires qui ont les mêmes bons plans que vous, les rageux agressifs. Personnellement, je me taille des réserves. Quand je peux, je bourre mes poches jusqu'à la déchirure et mâchouille mon butin à petit feu, deux fois par jour. Lorsque les temps sont durs, je me paie une bière et suçote le noyau des fruits, pour garder la face devant mes papilles.

J'ai ce vieux plaid qui traînait dans une benne, doublé d'un morceau de carton pas bien large. Avec le temps, c'est devenu un ami. Les rats se l'arrachent. C'est mon Wilson en quelque sorte. Je suis certain qu'on devine des sourires, entre les trous.

Cette nuit, je grelotte. Je me sens l'âme d'un scout à la belle étoile. Quelques fois, un miaulement rauque, un chat de gouttière qui file, une poubelle balancée, mon coin de nature personnalisé. La nuit n'est jamais complète. Toujours une lueur qui taquine la pénombre. Des pas lourds, je me recroqueville, et ça passe. Tout passe, comme on dit.

Sauf cette nuit-là. Cette nuit, elle est terrible, parce qu'elle me colle à la peau. J'aimerais bien l'envoyer se faire balader. Lui cracher d'aller voir ailleurs si j'y suis. Faute de mieux, je me racrapote et presse les paupières. Espérant faire déguerpir les cauchemars.

C'est sa voix qui me tire du sommeil. Sa voix qui appelle. Une voix de gosse, faut dire. Haut comme trois pommes, il y a là un garçon, le visage mangé par le clair-obscur. Je me redresse. Il tourne en rond, lâche une plainte, fais les cents pas, et me lance parfois des regards

sagaces de gamin précoce. Quel âge peut-il bien avoir ? Il ne parle pas italien, pour sûr. C'est une langue serpentante, faite de chants et de joies, qui valse et oscille. Je me redresse, lui jette un œil en deçà. Je ne lui donne pas six piges, à celui-là. À coup sûr, c'est un touriste égaré, que les parents ont oublié dans le coin d'une rue. Moi, ça me fout les jetons, d'être comme ça. Un gosse, c'est précieux. Ça ne se lâche pas du regard, jamais.

Au fond, ce minot a titillé ma pitié. Je lâche un soupir énorme, me lève à contre-cœur et m'approche à petits pas. Il me regarde, puant la suspicion. Il n'a pas tort, le galopin. À dire vrai, je ne me suivrais pas moi-même, si des fois je m'apercevais dans la rue. Je dois faire peine à voir, le menton avalé par la barbe et des cernes dévorant les joues. Planté devant lui, je dois me souvenir que la conversation va être déroutante.

« *Hello*, dis-je, pas convaincu. »

Il ne me répond pas, me déshabillant d'une œillade, mettant probablement en doute ma sincérité. Je le laisse faire un moment, avant de secouer la tête et de poser clairement la main sur ma poitrine.

« Achille. »

Il me regarde toujours, l'imbécile précoce. Puis, tournant un doigt vers ma figure, il lance, gravement : « Maher. »

Je lâche un franc sourire. Le petit gars n'a pas l'air dans son assiette, cela dit. Je parie qu'il cherche ses parents. Il peut chercher longtemps, à Palerme. Mon premier réflexe serait de l'emmener droit au commissariat. À bien l'observer, pourtant, je me dis qu'il n'a peut-être pas de papiers ; ça arrive, les familles de réfugiés, par ici. La Sicile est une mine d'or. Les portes ouvertes de l'Europe. Si on les attrape dans le coin, ça risque de barder pour eux.

Je peux toujours me tromper.

« *Where do you come from ?* »

Je ne suis pas peu fier de mon anglais, mais Maher ne semble pas du même avis.

« *Da dove vieni<sup>1</sup>*, p'tit gars ? D'où tu te pointes comme ça ? »

À sa mine perplexe, je déduis qu'il pratique un dialecte inconnu au bataillon. L'espagnol, ce n'est pas ma tasse de thé. Qui sait, Maher est peut-être allemand. Ça sonne bien, pour de l'allemand.

À la vérité, je n'en sais rien. Je ne vois pas comment lui apporter mon aide dans ces conditions. Je ne manque pas de bonne foi, cela dit. Est-ce qu'on pourrait se partager le plaid ? On se tiendrait chaud, tous les deux. Je ne suis pas particulièrement favorable au rapt d'enfant

---

<sup>1</sup> « D'où viens-tu », en italien.

en détresse, seulement, d'un autre côté, nous mourrons tous deux de froid sous peu. Maher a sur la face un air inquiet. On lui a sûrement rabâché de ne pas approcher les étrangers. C'est un gosse, après tout. Quand ils ne sont pas naïfs, ils débordent de soupçons. Ils les déversent en bobine décousue sur les pavés.

À ma pauvre mine de clodo louche, c'est certain, je dois lui inspirer une confiance impensable. Alors je fais volte-face, saisis mon plaid par un coin et m'assieds près de lui, résigné. Je tapote le sol à mes côtés pour l'inviter à s'asseoir. Il fait mine de refuser mais, comprenant sans doute que je représente ses plus grands pourcentages de survie, il se laisse finalement tomber près de moi.

« T'sais, p'tit gars, la vie parfois elle fout de sacrés coups durs, fais-je, sachant pertinemment que mon rescapé à haut potentiel ne capte pas un mot de ce que je débite. C'est pas grave, j'aime bien les monologues. Je parie que tes parents sont de bons parents. Ouais, je sais, ça se voit à ta bouille d'ange. Tu dois être choyé à la maison. Un vrai p'tit prince, pas vrai, Maher ? »

À l'entente de son prénom, il lève la tête, les yeux pleins de papillotes scintillantes.

« Ach-ille, s'exclame-t-il en me regardant fixement, découpant mon nom.

Et il puis il éternue.

— À tes souhaits. C'est bien, minus. Sûr, t'es pas d'ici, toi. Moi non plus, tu vois. On était faits pour se rencontrer, hein ? T'inquiète pas, va. T'sais, quand on se perd, le mieux c'est de rester là où on est. Tu vois, si les objets perdus se mettaient à bouger au moment où on se rappelle où est-ce qu'on a bien pu les foutre, ce serait vachement galère pour remettre la main dessus. Tes parents vont revenir. Et me regarde pas avec cet l'air là. Je sais pas encore quand. »

Maher pose sur moi de grands yeux perplexes. Puis, avec de grandes canines blanches dans la nuit, il se met à agiter les bras, bruisser des lèvres, tanguer et osciller, puis s'arrête et me dévisage. Et il recommence.

« D'accord, j'ai compris. T'es venu en bateau, pas vrai ? Ba-teau. »

À mon tour, je me mets à mimer le bazar et il opine vivement. Puis il déballe tout un tas de mots qui ne me disent franchement rien. Je hoche la tête.

« Ouais, je sais, pas facile tous les jours, hein ? Parfois, on se demande pourquoi on est là. À quoi on joue ici-bas. À quoi bon, si c'est pour vivre tout ce qu'on vit. Tu vois comme c'est moche ici ? Parfois je me dis que ça vaut bien l'Enfer. Que ça vaut bien qu'on se laisse aller. »

Maher acquiesce avec la gravité d'un philosophe.

« Bah, va, non, p'tit gars, faut pas être fataliste ! m'écrié-je. T'es jeune, bon dieu, t'as encore tout un tas de belles choses à vivre, et pas juste te paumer dans Palerme et papoter avec

un pauvre clodo dans une langue que tu connais même pas. La vie, c'est vrai, par moment, c'est moche, mais faut pas se laisser abattre, dacodac ? Quand on a six ans, faut se dire que le temps des rêves est pas encore passé. Te laisse pas faire, Maher. »

À ces mots surgit du bout de la rue une femme hurlante en sanglots. Quand elle nous aperçoit, le petit et moi, partageant un vieux plaid avec les mites, elle se précipite sur nous. Maher bondit sur ses deux pieds, le visage illuminé comme un soir de Noël, et se jette dans ses bras. Elle lâche toute une ribambelle de phrases étranges en pressant l'enfant contre elle, tellement fort que je suis certain qu'il va mourir étouffé.

Ça pleurniche un moment et je songe à me tailler, lorsque la femme se lève et m'enlace. D'un coup, sans prévenir. Sur une impulsion bête, une impulsion de maman qui a retrouvé son gosse à temps, et je suis sûr qu'à mon odeur elle regrette de s'être seulement approchée.

« *Thank you*, pleure-t-elle, d'un anglais le plus approximatif qu'il m'ait été donné d'entendre, mais un anglais tout de même. *Thank you, sir.* »

Elle prend la main de Maher. Il me fait coucou du bout des doigts.

« *Maher*, Ach-ille, lance mon petit précoce avec un clin d'œil. »

Tout compte fait, me dis-je en le voyant s'éloigner de son pas guilleret, ce n'était même pas son prénom. Je me demande ce qu'il a bien pu croire qu'il s'était passé.

Et qu'est-ce que *maher* peut bien vouloir dire ?